

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre MOREAU

Les romantiques français et la Suisse

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 165-185

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

LES ROMANTIQUES FRANÇAIS ET LA SUISSE

La voiture de Genève suit le Léman, cahin-caha ; ses voyageurs penchés aux portières se désignent du doigt les sommets blancs, au midi. Seule une grosse dame flamande reste dans son coin, — « l'âge moyen avec quelque chose par-dessus », nous dit Veillot qui nous rapporte cette anecdote. Elle représente « la santé, l'appétit ». Elle n'a pour l'heure qu'une pensée, — « la peur de verser », — qu'une affection en ce monde, — « sa caisse à chapeaux ». Mais tout à coup quelqu'un montre un clocher : « Voyez Vevey ». Et voilà cette indifférente qui s'éveille, qui se jette à la portière. Elle regarde longuement, puis s'assied, pensive, soupirant. « Et nous eûmes, ajoute Veillot, l'incroyable spectacle d'un sentiment de mélancolie dans les petits yeux et sur le petit front d'une Héloïse de 45 ans, car il s'agissait d'Héloïse, au fond de ce cœur tendre : la grosse femme n'avait à Vevey ni ses enfants, ni son mari, ni sa caisse à chapeaux. »

Quelle est donc la puissance de cette terre qui, tout d'un coup, émeut de poésie un cœur prosaïque, invite au rêve une créature sans rêves ? Pourquoi ce lac éveille-t-il ainsi, au fond de cette voiture banale, un souvenir romantique ? Pourquoi, plus tard, un voyageur comme Emile

Ollivier (il nous l'avoue dans son journal intime à la date du 30 août 1860) ne peut-il voir le lac de Bienné sans réciter une page des *Rêveries d'un Promeneur solitaire* ? Pourquoi Chateaubriand au passage des Alpes, aime-t-il mieux songer au Saint-Preux de Jean-Jacques Rousseau qu'aux routes colossales tracées sur ce sol par Napoléon :

« *Ouvrages d'un géant, monuments du génie*
Serez-vous plus connus
Que la roche où Saint-Preux contait à Meillerie
Les tourments de Vénus ? »

C'est que la Suisse est tout éclairée des heures romantiques qui y furent vécues... Ailleurs, on va chercher d'autres images, plus anciennes ou plus récentes. Ici, ce sont des ombres romantiques qui passent. Et pour le montrer, il ne serait pas besoin d'aller chercher bien loin ses autorités et ses preuves. Il suffirait d'ouvrir les belles études de Philippe Godet, qui honorent si hautement l'érudition et le goût neuchâtelois. Ou bien, sans sortir de Suisse, de rappeler les travaux d'un Virgile Rossel, d'un Gonzague de Reynold, d'un Pierre Kohler, d'un Bouchardy, d'un Serge Berlincourt, d'un Charles Fournet, d'un Degoumois, de mon ami Henri Perrochon, de ce groupe d'écrivains romands qui viennent de consacrer un ouvrage récent au romantisme dans la vie et les lettres de la Suisse romande, à tant d'autres encore, dont quelques-uns font honneur à Neuchâtel et tous à la Suisse. Mais pour nous, vous l'avouerais-je, ce sujet a je ne sais quoi de plus personnel encore et de plus émouvant. Nous Français, toujours en quête de choses de France à travers le monde, nous nous attardons sur le pont couvert de Lucerne, à jeter du pain aux poules d'eau, et nous songeons que la main lasse de Chateaubriand, la main triomphante de Hugo, firent le même geste à cette même place ; à Zurich, nous nous rappelons que la Delphine de Mme de Staël et, plus tard, Chateaubriand, vinrent tour à tour rêver au tombeau de Gessner ; nous demandons à toute la Suisse de nous parler des Sénancour, des Hugo, des Lamartine, qui ont tant aimé ces paysages et qui y ont imprimé un peu de leur génie.

I.

Je ne veux pas dire par là que nos romantiques aient été les premiers Français à longer la voie qui suit le Rhône, à remonter le Rhin de Bâle vers Schaffhouse. La France a envoyé dès longtemps à la Suisse des représentants divers de son génie. C'étaient d'énergiques réformés, le front tragique encore des anathèmes subis, la bouche encore frémissante des anathèmes proférés. C'était du Bellay, — du Bellay qui a quelque peu médité, dans les sonnets des « *Regrets* », du pays des Grisons, mais qui a pourtant ajouté, à la gloire de ce « peuple ennemi des forfaits et des vices », cet aimable tercet :

« *Ils ont force beaux lacs et force sources d'eau
Force prés, force bois. J'ai du reste (Belleau)
Perdu le souvenir tant ils me firent boire.* »

Ou encore c'était Montaigne, charmé des villes « petites, et belles comme elles le sont quasi toutes en cette contrée », ainsi qu'il dit dans son *Journal de voyage*. Mais qu'est-ce que la chute du Rhin, par exemple, pour Montaigne ? « Un grand saut », nous dit-il, où le fleuve « se rompt... écumant et bruyant étrangement ». « Cela arrête le cours des bateaux », ajoute-t-il prosaïquement. La Suisse de Boileau, — celle de sa quatrième épître — :

« *Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille et fier, du progrès de ses eaux* »

— les Suisses de Pascal, qui, dit-il, dans ses *Pensées*, « s'offensent d'être dits gentilshommes », ceux de Molière et de maintes comédies du XVII^e et du XVIII^e siècle, qui parlent un étrange sabir, ne font pas non plus entrer les thèmes helvétiques dans les imaginations françaises. Il n'est que de voir comment, dans sa comédie des *Almanachs* en 1753, Fagan fait parler l'Almanach Suisse :

« *Entrir, entrir présentement...
Mais pour l'y être un jour du bel air,
Vouloir suivre certaine allure* »

L'exode des réfugiés français, aux dernières années du XVII^e siècle, ne renvoya pas de la Suisse à la France ce

même reflet d'horizons nouveaux qui venait alors des réfugiés de Hollande ou d'Angleterre.

Pourtant les gazettes qu'ils y fondèrent, — une *Bibliothèque Italique*, un *Mercure Suisse*, un *Journal Helvétique*, — allaient enseigner au XVIII^e siècle à regarder vers la Suisse. De l'anglomanie de ce siècle naissait son helvétisme, par une assez naturelle affinité que Vreeland a montrée dans son *Etude sur les rapports littéraires entre Genève et l'Angleterre*. Dans l'assaut qui se préparait contre l'esprit du XVII^e siècle français, la Suisse apportait à l'Angleterre son aide avec un Béat de Muralt, — ce « Suisse à la tête pesante », comme l'appelle un critique du temps, l'abbé Desfontaines, non sans aigreur. Et Desfontaines, tout en convenant que « comme Suisse, il a du bon sens et de la simplicité », ajoute avec ironie : « Je commence à me figurer aisément des philosophes sur la cime des Alpes, comme je commence depuis quelque temps à me représenter des poètes d'Astrakan ou de Norvège... » Mais peu à peu l'on doit convenir qu'il existe bien des philosophes sur la cime des Alpes. Les Suisses du Roi de France, les voyageurs suisses, les hôtes suisses que l'on rencontre dans le salon des Necker, révèlent qu'un monde se lève au-delà du Jura. Les deux hommes de France les plus populaires, durant quelques années, sont deux Genevois, Jean-Jacques et Necker. On lit avec attendrissement Gessner. On applaudit au théâtre la tragédie de *Guillaume Tell*, de Lemierre, dont les vers même prennent des aspects hérissés de montagnes. On y entend, par exemple, des choses comme celles-ci :

« Pour moi j'erre en ces rocs dont partout se hérisse
Cette chaîne de monts qui couronnent la Suisse »

et un contemporain, Dubois Fontanelle, nous rapporte qu'à la première représentation, quelqu'un demanda : « Dans quelle langue sont ces vers ? — Je l'ignore, lui répondit son voisin. S'ils ne sont pas français, ils ne sont pas suisses non plus, car je suis du pays et je ne les entends pas. »

Surtout, on se prend à voyager à travers la Suisse, à s'informer de ses institutions, de ses aspects. On traduit de l'anglais un *Tableau historique et politique de la Suisse*, et les *Lettres* de Coxe *sur la Suisse*, auxquelles un préromantique français, Raymond de Carbonnières, ajoute des notes romantiques. Jean-Benjamin de Laborde, premier valet de

chambre de Louis XVI, publie des *Lettres sur la Suisse*. Certains persifleurs, comme Boufflers, résistent à cette mode, avec toute leur grâce poudrée : « Le peuple suisse et le peuple français, écrit en 1764 ce galant chevalier de Boufflers, ressemblent à deux jardiniers, dont l'un cultive des choux et l'autre des fleurs. » D'autres, comme Voltaire, d'Alembert, travaillent à transporter sur ce jeune sol, Versailles et Paris. Mais les esprits inquiets, les génies cosmopolites ou curieux d'une nature nouvelle, aiment mieux oublier Paris, dans ce pays du cosmopolitisme et de la nature. Le marquis de Girardin transporte, dans le paysage si français d'Ermenonville, un véritable coin de Suisse. On évoque avec Rousseau les « montagnons » de Suisse ; on parle de ce qu'on appelle alors le « mal des Suisses », la nostalgie, le mal du pays qui ramène toujours les pâtres vers leurs montagnes ; on chante le serment des Suisses.

« *Oh ! que ne suis-je le fils de ce lac enchanté...* » s'écrie André Chénier ; et en lisant *La Nouvelle Héloïse*, les belles rêveuses envient le sort de ces « deux amants d'une petite ville au pied des Alpes. » On peut dire que cette « petite ville », — ce coin de Vevey et de Montreux, — est le berceau du romantisme. L'œuvre de Jean-Jacques Rousseau est toute vibrante des discussions, des passions, des mouvements politiques qui agitaient alors la Suisse. Les pages de ses *Confessions* et de ses *Rêveries* où respire la plus fraîche poésie, sont peut-être celles qui nous disent ses courses errantes au pays de Mme de Warens, ses vagabondages de cantons en cantons, ses longues heures solitaires du lac de Bièvre. Son âme trouble gardait encore la froide et pure splendeur de son pays, et Lamartine le dira en beaux vers :

« *Son premier ciel brillait jusqu'au fond de ses fautes,
Comme une eau de cascade, en perdant sa blancheur,
Roule à l'Arve glacé sa première fraîcheur.* »

Plus tard, en 1866, dans des pages sur le *Contrat Social* de Rousseau, Lamartine entendra dans son style, je ne sais quoi « qui n'était ni grec, ni latin, ni français, mais helvétique... musique alpestre qui semblait un écho des montagnes, des lacs et des torrents de l'Helvétie. »

Et c'est qu'en effet ce paysage suisse restera toujours présent dans l'imagination de Rousseau, dans son style

même. Les images de montagnes, de torrents, de glaciers, semblent se mêler aux premières expressions de la sensibilité romantique. Lorsque l'Adolphe de Benjamin Constant décrit ainsi l'état de son âme : « La vie semble d'autant plus réelle que toutes les illusions disparaissent, comme la cime des rochers se dessine mieux dans l'horizon, quand les nuages se dissipent », ces images sont associées tout naturellement chez ce vaudois qui, tant de fois, a dû contempler, de Lausanne, si ce n'est de Colombier, les Alpes au-delà du Léman. Lorsque l'historien Sismondi définit, en ces termes, l'imagination romantique : « Le monde se montre toujours dans cette poésie (romantique) comme on le voit auprès des plus belles cascades de Suisse, lorsque le soleil frappe leurs eaux ; l'iris fait resplendir le paysage, et tous les objets de la nature brillent des couleurs du ciel », comment oublier que Sismondi est Genevois ? Une providence ingénieuse a tout disposé pour faire respirer aux romantiques futurs, l'air des lacs et des montagnes. Elle les a envoyés, émigrés et proscrits, dans la Suisse accueillante. A Lausanne, la société de l'émigration, a vécu cette vie frémissante que Mme de Duras retrace dans ses mémoires ; Chênédollé a longé le Léman qu'il a décrit en vers pittoresques ; Vitrolles a parcouru les remparts de Morat ; et à quelques pas de là, Joseph de Maistre s'est baigné au clair de la lune. « La Suisse, dit Vitrolles dans ses *Souvenirs d'un émigré*, était le pays hospitalier par excellence. Les voyageurs à pied, même les plus riches, y affluaient. » Emigré volontaire, un Sénancour fuit, à travers le Valais et le canton de Fribourg. Vers le même moment, le Coppet de Mme de Staël apparaît comme un refuge à l'abri de Napoléon. Et, dans l'Empire, comme dans la Révolution, les génies indociles se retrempe en face des Alpes. Ils forment là, en effet, autour de Mme de Staël, un petit groupe dont l'écho se prolongera au cœur du romantisme : Coppet restera l'un de ces lieux de pèlerinage littéraire, que le génie a marqué de son empreinte. Il est vrai que cette fille d'une vaudoise et d'un genevois était surtout une parisienne, et qu'elle a plus d'une fois médité de la Suisse. Mais en vain : au fond du cœur de cette vagabonde, éprise tour à tour d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne, reste une fille du Léman, émue d'une Première Communion dans un temple suisse, ou d'un *Ranz des Vaches*.

Les Romantiques qui poursuivront, au bord de ce lac, le souvenir de la Nouvelle Héloïse et de Mme de Staël, y trouveront aussi celui de Byron. C'est de lui que date, à en croire Michelet, la Suisse poétique. Sur les bords du « clair Léman », comme l'appelle Byron, un vieux rameur contera un jour à Chateaubriand comment le noble lord se jetait de sa balancelle au milieu des vagues, allait aborder, à la nage, aux prisons féodales de Bonivard. La poésie dont le *Pèlerinage de Harold* a revêtu ce pays, obsédera, dans leurs retraites suisses, des Lamartine et les Chateaubriand. Car ils vont y venir tour à tour. Celui-ci, — Chateaubriand, — que Mme de Staël y a attiré, et qui même a failli devenir ministre de France en Valais, a beau rester un Breton amoureux de la mer, ennemi de la montagne : à chaque disgrâce, à chaque heure de renoncement, il retournera vers la Suisse. En particulier, au lendemain de son départ du ministère, il vient, non pas en juillet 1824, comme il le dit, mais en août (ce qui ressort d'une lettre de Mme de Duras) tâcher d'oublier l'injustice inoubliable, l'affront sans pardon, dans une maison de Neuchâtel, une modeste maison, à galerie de bois qui portait le N^o 14 du faubourg du Crêt et à laquelle a succédé, ce me semble, toute autre chose qu'une modeste maison.

Lamartine, qui a traversé la Suisse dès sa jeunesse, est venu y chercher un refuge durant les Cent Jours, et il a vu sur son chemin ces deux reines amies, Mme Récamier et Mme de Staël ; il ira, plus tard encore, au pied de la « rêveuse Jungfrau », comme il l'appelle, et, chaque matin, on le verra sortir de l'hôtel Bellevue avec ses nièces, pour ramer sur le lac de Thoune. Ils viennent tous, tour à tour, Balzac et George Sand, Hugo en route avec Nodier vers le Mont-Blanc, ou au retour du Rhin la tête encore pleine de burgs et cathédrales, ou en 1869 à Lausanne, au Congrès de la Paix, et en 1883 encore. Voici encore Musset qui inscrit comme un appel nostalgique ces mots, dans sa *Confession d'un Enfant du Siècle* : « Lausanne, Vevey, l'Oberland » ; Gérard de Nerval tout surpris que Constance ne ressemble pas aux décors de l'opéra. Voici Michelet et Edgar Quinet, Dumas à la chasse d'aventures pittoresques et de récits truculents ; voici Sainte-Beuve, si casanier pourtant, qui pousse quelques pointes vers le Valais, Thoune, Brienz, le lac des Quatre-Cantons, qui s'installe à Lausanne pour parler de

Port-Royal, qui collabore à la *Revue Suisse*. Chacun de ces passants français a son but particulier ; et ce but n'est pas toujours désintéressé. Lamartine place quelques barriques de son vin de Milly ; Dumas y fuit le choléra de 1832 ; Chateaubriand s'y apaise. Quelquefois la gourmandise se met de la partie : Mme de Chateaubriand, qui n'a jamais oublié certaine auberge plantureuse de Bex, ne rêve que d'y entraîner le noble pair, son mari, pour manger du chamois ; et, selon Dumas, on voit de jeunes et jolies parisiennes « avaler », dans ces montagnes des gorgées de kirschenwasser « dont une seule aurait fait la réputation d'un *bousingot* ». Certains viennent aussi parce que la vie y est alors moins chère, comme les Chateaubriand, aux périodes noires, — comme Lamartine écrivant à Genoude le 13 juin 1829 : « Je pars, je m'en vais en Suisse, j'ai besoin d'argent ». Ou bien encore les voyageurs y passent seulement, en route pour le Simplon, pour l'Italie. Quelquefois, une pensée politique anime secrètement le voyageur : près du lac de Constance, au château d'Arenenberg, veillent la reine Hortense et des ambitions toujours vivaces ; ou encore c'est un Chateaubriand rêvant d'ouvrir une agence politique à Lugano. Il est des coins de Suisse qui offrent un asile aux sentiments tendres : tel ce Neuchâtel où Balzac rencontre Mme de Hanska, dans la même maison où avait habité Chateaubriand, tel ce lac de Constance sur les bords duquel l'enchanteur Chateaubriand exalte en vers Mme Récamier. Il en est où l'on travaille, comme cette rue de Bourg, à Lausanne, où Chateaubriand s'enferme pour préparer dans un labeur sans divertissement, la grande édition de ses œuvres. Il en est où l'on se console ; et il en est, — faut-il le dire ? — où l'on s'ennuie : par exemple Chateaubriand, rongé par son frein à Genève, reste face à face avec sa femme, — ce sont ses propres expressions — « à se manger le blanc des yeux ». Et même, — faut-il l'avouer ? — je crains que durant son séjour à Neuchâtel, — les lettres publiées par M. Levailant le laissent entendre, — il n'ait plus d'une fois rêvé d'échapper encore à sa femme, de fuir à Paris, cependant qu'il passait des heures devant « un seau rempli de l'eau du lac ». Mais surtout la Suisse est l'abri des persécutés, le lieu de recueillement des ambitions inquiètes ou blessées. Sainte-Beuve qui vient, au sortir d'une période de trouble, enseigner à Lausanne l'histoire de Port-Royal, salue « ce beau

lac », qui, dit-il, « a déjà offert un nid à plus d'une doctrine étouffée ». Chateaubriand vient tâcher d'oublier tour à tour l'ingratitude de Louis XVIII et les malheurs de Charles X. Les vaincus de 1830 se retirent auprès de ce peuple, — comme dit l'un d'eux, le vicomte O'Mahony dans ses *Souvenirs*, — « ce peuple si tranquillement heureux chez lui, si glorieusement fidèle chez ses alliés ». Ces montagnes offrent un cadre solennel aux nobles infortunes ; et c'est ainsi qu'en contemplant le Mont-Blanc, de Genève, Chateaubriand se prend à songer que ce serait une fin grandiose pour lui, que de mourir là-haut ; il jette dans des tranes Mme de Chateaubriand, Mme Récamier, qui se relaient pour surveiller le grand homme...

Et ainsi, la Suisse a été pour les romantiques français un admirable cadre ; mais ils ont su y voir aussi les hommes, les mœurs, les institutions, l'histoire ; et leur helvétisme est fait de l'influence subtile de ces hommes et de ces choses. Je voudrais chercher brièvement avec vous comment ils ont caractérisé hommes et choses.

II.

Et d'abord les choses. — Certes, sur les choses de la Suisse, sur les paysages, l'imagination française s'est formé longtemps de singulières idées. Voici, par exemple, un roman de la Restauration, *Le Solitaire*, dont l'action se passe en Suisse, « au milieu, nous dit l'auteur, le fameux vicomte d'Arlincourt, au milieu des rochers sauvages de l'Helvétie ». « Déjà Flore, en son char embaumé, traîné par les zéphirs, a, de son urne virginale, versé ses dons célestes sur l'Helvétie. Philomèle au doux murmure des cascades, marie ses accords mélodieux.... » Mais peu à peu la bourgeoisie de France et ses artistes découvrent la vraie Suisse par delà « cette vague poésie des lacs », ces « études alpestres » dont Gérard de Nerval déplore la banale convention. Un peintre comme Jean Gigoux ayant gagné un prix de 100 francs à l'Ecole de dessin, a tout de suite l'idée d'accomplir son premier souhait : voir les sapins de la Suisse : « Mon imagination, dit-il, voguait sur les lacs bleus, je traversais les pics couverts de neige, je courais sur les glaciers ». Il part ; et, chose merveilleuse, il a des

sapins, des lacs bleus, des glaciers et de la neige pour ses 100 francs. Quand Emmeline, l'héroïne de Musset, à 15 ans, son oncle l'emmène voir cette Suisse et ses paysages exaltants : « A l'aspect des montagnes, on crut qu'elle perdrait la raison tant ses transports de joie parurent vifs. » C'est que ces paysages ont une âme qui parle à l'âme.

Un mot célèbre d'un Suisse s'applique à merveille à la Suisse vue par les Romantiques français : « Un paysage est un état d'âme. » Lamartine, dont l'âme idéale s'élève d'elle-même, regardera vers les chalets des hautes altitudes ; cet enfant de Milly qui a grandi parmi les pasteurs, s'attarde devant ces « grands prés tachés d'éclatantes gémissements » ; ce poète limpide, ce cygne, aime les lacs :

*« Puissé-je quelquefois dans ton cristal mouillé
Retremper, ô Léman, mon plumage souillé. »*

Chateaubriand, qui médit des montagnes, y trouve pourtant des thèmes de rêverie, des images ; il reconnaît dans certains coins de la Suisse, des aspects de sa lointaine Amérique, dans Lausanne un reflet de sa chère Grenade. Musset, né pour la volupté, la fantaisie et les féeries, aime en Suisse une féerie colorée : « Allons en Suisse ! s'écrie son enfant du siècle, Allons en Suisse ! si tant de gens y voyagent, laissons les sots en faire fi ; c'est là qu'éclatent, dans toute leur splendeur, les trois couleurs les plus chères à Dieu : l'azur du ciel, la verdure des plaines et la blancheur des neiges au sommet des glaciers. » Et le merle blanc de son *Histoire d'un merle blanc* propose à la merlette blanche un charmant voyage : « Marions-nous à l'anglaise, sans cérémonie, et partons ensemble pour la Suisse ».

Chacun met dans le spectacle qu'il décrit, la nuance de ses souvenirs, de son caractère, de ses rêves. Voyez, par exemple, devant le même panorama de Fribourg, un Sénancour, un Dumas, un Veuillot, un Victor Hugo, un Michelet. Sénancour n'en tire guère qu'une sèche notation : « La ville est dans les rochers et sur les rochers. Presque toutes les rues ont une pente rapide... » ; Dumas en tire une truculente fantaisie : « Fribourg tout entier semble le résultat d'une gageure faite par un architecte fantasque à la suite d'un dîner copieux... » ; le catholique Veuillot aime « les rues tortueuses », le « silence qui laisse entendre

le bruit des cloches », « les maisons de pierre grise » ; le fougueux Michelet, qui vient de rugir au Collège de France contre les Jésuites, s'apaise un moment devant cette ville religieuse : « Ville du vertige, s'écrie-t-il. Le miracle habituel dans les ex-voto des chapelles, c'est de tomber sans se tuer, soutenu par la Vierge. La Vierge aussi tient Fribourg en l'air sur le penchant des abîmes » ; et quelques années auparavant Hugo s'arrêtant devant ce « tilleul étayé sur des piliers, entouré de vieillards qui se chauffent au soleil », compare la ville à « un tricorne. La cathédrale en est une pointe. » Ainsi, selon les tempéraments et les génies, les uns trouvent une image aux mêmes lieux où d'autres cherchent un sentiment ; un même tableau inspire une idée à ceux-ci et un élan à ceux-là.

C'est que la Suisse est assez diverse pour fournir à chaque humeur son image ou son reflet. Ce qui frappe, en effet, les visiteurs romantiques de ce pays, c'est sa variété, ce sont ses contrastes. On y passe en quelques heures, des climats du Nord à des coins d'Italie, des plaines laborieuses aux sommets déserts, de l'ombre à la lumière. Il est des coins pour le sourire et des coins pour les larmes. Dans une des lettres d'Obermann (22), Sénancour observe avec finesse que les paysages suisses sont tristes ou gais selon qu'ils regardent vers le Nord ou vers le Midi, selon que leur exposition leur ouvre des horizons étendus vers l'ombre ou vers la lumière : « Ainsi, dit-il, m'ont attristé Bulle et Planfayon, quoique leurs pâturages, sur les limites de la Gruyère, en portent le caractère, et qu'on reconnaîsse aussitôt dans leurs sites les habitudes de la montagne. Ainsi je trouvai l'ennui à Iverdon ; et sur le même lac, à Neuchâtel, un bien-être remarquable ; ainsi s'expliquent la douceur de Vevey, la mélancolie de l'Unterwalden. » Quand Chateaubriand descend du Gothard vers Lugano, c'est un monde nouveau qu'il découvre par degrés ; Sénancour éprouve dans ses promenades en Suisse, l'illusion de longs voyages à travers les terres les plus diverses ; Bonstetten, qui disserterait de l'homme du Nord et de celui du Midi, en voit la saisissante opposition en passant de la Suisse alémanique à celle du Sud. Je sais bien que cette idée féconde des rapports de la terre et des hommes a d'autres sources encore, par exemple toute l'histoire de l'esthétique au XVIII^e siècle, en particulier cet abbé Dubos dont M. Alfred

Lombard a magistralement étudié l'œuvre et la pensée. Mais enfin, la Suisse a offert une preuve concrète et vivante à cette idée ; et on n'a peut-être pas observé, je crois, que le thème si romantique des rapports entre le sol et l'âme des peuples, que l'opposition si familière au romantisme entre le Nord et le Midi, a commencé sa fortune en Suisse, autour de Mme de Staël, et sous l'influence de la Suisse diverse.

III.

Et c'est qu'en effet cette Suisse des paysages ne peut se séparer de la Suisse des hommes. Et d'abord elle ne peut se séparer de la Suisse *de l'histoire*. Devant le lac des Quatre Cantons, par exemple, comment oublier l'ombre de Guillaume Tell ? En passant sur le pont couvert de Lucerne, Chateaubriand lève les yeux vers les 200 tableaux triangulaires où s'inscrit, en peintures naïves, l'histoire de ce pays. Sous les arcades de la cathédrale de Lucerne, appuyé à l'un des piliers, il rêve aux grandes scènes qui se sont déroulées dans ce décor majestueux ; il se rappelle des vers de Schiller, des pages de Jean de Müller. On lit, en effet, l'*Histoire des Suisses* de Müller ; on joue à la Gaîté, un *Guillaume Tell* de Pixérécourt ; au Vaudeville les *Trois Cantons* ; à l'Opéra, le *Guillaume Tell* de Rossini ; à l'Odéon, le *Guillaume Tell* de Michel Pichat. Devant le lion de Lucerne, Chateaubriand et Dumas s'entretiennent de l'héroïsme des Suisses au 10 août. Lamartine, qui consacra un volume à Guillaume Tell, compare la Suisse à la Sparte de Léonidas, confond, dans un même enthousiasme « Zurich et Marathon, Salamine et Morat ». Et Victor Hugo, dans l'élan de philhellénisme de ses *Orientales* unit aux héros grecs le nom du Suisse Mayer qui s'est mêlé à eux :

«... cet enfant des monts, notre ami, notre émule,
Mayer qui rapportait aux fils de Thrasybule
La flèche de Guillaume Tell. »

Plus tard, Hugo visitera avec cette curiosité passionnée qu'il apportait aux côtés pittoresques de l'histoire, l'Arсенal de Lucerne, avec ses armes, ses vêtements, ses objets

divers de toutes les époques ; et c'est peut-être de cette visite que sortira un poème de la *Légende des Siècles*, le *Régiment du Baron Mardruce*. Et avec quelle fougueuse énergie romantique il dessine sur ses pages d'album, en traits puissants, les châteaux forts des bords de l'Aar, les vieilles tours, les donjons où tant d'histoire éclaire ou assombrit les murs séculaires.

Mais ce n'est pas seulement des exemples de grandeur que les romantiques français viennent chercher en Suisse : c'est aussi de la bonhomie, de la douceur ; c'est la Suisse *sentimentale* qui les attendrit. L'idylle fleurit au pays de Gessner. Et les voyageurs se sont plu à admirer comme Montaigne dans son *Journal de voyage*, « les belles femmes, grandes et blanches » de cette « très bonne nation » ; — comme Musset dans sa *Confession*, la « jeune fille, coiffée d'un large chapeau de paille » qui rêve à l'ombre des pommiers sur la route de Brigue ; les touffes énormes de cheveux qui parent, selon Victor Hugo, le front des femmes de Fribourg. Même, il s'est répandu de singulières légendes sur les idylles de Suisse. C'est ainsi que l'*Essai sur les Révolutions* de Chateaubriand rapporte d'étranges témoignages que l'auteur attribue à deux Suisses de ses amis : et Stendhal prête aux habitants de l'Oberland de fort naïves amours, qu'il prétend avoir observées quatre mois. Mais la Suisse sentimentale du Romantisme n'est pas celle-là ; c'est celle du *Ranz des Vaches*, que Jean-Jacques a notée dans son *Dictionnaire de Musique*, que Sénancour a commentée dans ses *Rêveries*, que Mme de Staël évoque dans son livre *De l'Allemagne*. La Suisse sentimentale est aussi celle de ces étudiants que Sainte-Beuve écoute chanter au clair de lune : « On est poète ici, écrit-il à Marceline Desbordes-Valmore, le 2 janvier 1838, on y est peu *artiste* ; mais la poésie y fleurit comme une fleur naïve. On y chante beaucoup... » ; et il lui conte comment, le soir de son arrivée à Lausanne, les étudiants lui ont « donné une belle sérénade sous une lune argentée, moins argentée que leurs voix. » Il a entendu un autre jour, « ému jusqu'aux larmes », ces mêmes voix exalter en chœur le serment du Rütli :

« *Souvenir immortel,
Notre cœur est l'autel
Où rayonne ta gloire...* »

Et, dans cette même ville, Chateaubriand, assistant un jour à la fête des Promotions, semblait ému, lui aussi, jusqu'aux larmes : « Je le vois encore, un grand foulard jaune à la main, — écrit avec malice un témoin de cette scène, dans la *Revue Suisse* en 1841... Il usa plusieurs fois de son foulard jaune, qu'il plaçait sur sa bouche, sur ses grands yeux à l'expression mélancolique. Était-il attendri, ou peut-être sous quelque influence soporifique, je l'ignore... »

La Suisse *politique* attire aussi l'attention des esprits de l'époque romantique. Dans cette confuse période qui suit l'invasion de 1815, le nom de Suisse retentit à tout moment dans la presse. Il suffit d'avoir dépouillé cette presse politique de la Restauration, pour savoir que les troupes suisses sont un des sujets de polémique les plus délicats, les plus irritants, entre *ultras* et libéraux. Un Chateaubriand combat dans le camp des premiers (il est facile de le voir à ses *Etudes historiques*), son cœur est avec les autres. La Suisse politique attire aussi l'attention par la besogne encore confuse que l'on sent opérer, autour de 1830, sur cette terre toujours en travail. Chateaubriand se déchaîne contre les clubs libéraux qui, dit-il, trament « en Suisse, et particulièrement à Fribourg », des intrigues révolutionnaires ; ministre à Berlin, il rappelle sans cesse à son chef, le baron Pasquier, ces menées libérales. Il lui écrit, par exemple, impérieusement : « On vous conjure de réveiller votre ministre en Suisse. » Quelques années plus tard, un autre politique romantique, Lamartine, écoute les avis qui lui viennent de Suisse ; il conserve, à Saint-Point, le manuscrit de considérations politiques d'un Suisse, Huber Saladin, et ce manuscrit débute par des considérations sur la Suisse. Il suffit d'ouvrir les revues des environs de 1847 pour y voir à tout moment des titres comme ceux-ci : « Des Révolutions et des partis dans la Confédération helvétique » ou : « De la question des Jésuites en Suisse ». Dans la tourmente de 1848, le grand génie romantique de cette tourmente, Lamartine, tente de concilier à la jeune République l'amitié de la République voisine. Il déclare hautement, dans son manifeste à l'Europe : « Si la Suisse, notre fidèle alliée depuis François I^{er}, était contrainte ou menacée dans le mouvement de croissance qu'elle opère chez elle pour prêter une force de plus au faisceau des gouvernements

démocratiques,... la république française se croirait en droit d'armer elle-même pour protéger ces mouvements de croissance... des peuples. » Et, dans cet épisode décisif du XIX^e siècle, la Suisse est une des premières nations à ressentir le contre-coup des événements de France. D'ailleurs, un trait des institutions suisses aurait suffi à attirer l'attention des romantiques français : La forme fédérative de cette institution. Les uns s'en inquiètent comme Lamartine qui dit : « Dans le tronc fédéral concentrez mieux la sève » ; les autres, au contraire, comme Hugo, rêvent d'une Europe organisée à l'image de la Suisse : Hugo, s'écrie à Lausanne, en 1869 : « Tournons-nous vers l'avenir, songeons aux jours certains, aux jours inévitables, aux jours prochains peut-être où l'Europe sera constituée comme ce noble peuple suisse qui nous accueille à cette heure. Il a ses grandeurs, ce petit peuple ; il a une patrie qui s'appelle la République et il a une montagne qui s'appelle la Vierge ; ayons comme lui la République pour citadelle, et que notre liberté, immaculée et inviolée, soit, comme la Jungfrau, une cime vierge en pleine lumière. »

Et la Suisse *religieuse* ? Les romantiques français en ont senti les diversités comme ils ont vu la diversité des paysages. Et c'est pourquoi des esprits aussi divers que Michelet et Veillot ont pu l'aimer et lui demander des leçons. Selon les cités et les livres, nous la voyons des yeux de Veillot ou de ceux de Michelet. Ici, c'est une activité curieuse et fiévreuse qui anime tout un monde cosmopolite, et « l'on ne peut, écrit Bonstetten en 1821, fermer les yeux sans risquer de manquer quelque chose » ; là, c'est une « petite Rome silencieuse et cachée » comme dit Veillot ; et sans doute, à Genève, Lamennais gronde ; Hugo, le Hugo de la jeunesse, Nodier, grondent aussi ou discutent ; à Bâle, Chateaubriand compare les souvenirs du catholicisme à ceux de la Réforme ; mais enfin tous souscriraient à ce mot de Chateaubriand, du 6 septembre 1824, dans une lettre à Salvandy : « En tout temps et en tout pays, les peuples les plus religieux ont été les plus libres : Sparte, Athènes, Rome et aujourd'hui la Suisse ... » Ainsi sous la diversité, l'observateur romantique découvre l'unité.

La Suisse diverse en effet, garde une unité profonde, qui se traduit dans les vers de ses poètes, — alémaniques ou romands, — dans les contes de ses conteurs.

La Suisse *littéraire*, longtemps méconnue, se révèle d'abord à la France, après quelques traductions de Gessner ou de Haller, par des romans qui décrivent la vie de Lausanne ou de Neuchâtel. Un Chateaubriand, qui a lu ceux de Mme de Charrière, de Mme de Montolieu, a mieux compris la Suisse à travers ces pages désuètes ; et combien d'écoliers, derrière leurs pupitres, n'ont-ils pas lu le *Robinson Suisse* ? En 1825, Loève Veimars fait connaître Zschokke et ses *Contes Suisses*. La Suisse est un foyer de contes, on le sait désormais. On se demande encore si elle est un foyer de poésie. Mme de Staël l'a nié : elle a dit au chapitre 20 du livre I de l'*Allemagne* : « Les Suisses ne sont pas une nation poétique, et on s'étonne avec raison, que l'admirable aspect de leur contrée n'ait pas enflammé davantage leur imagination. » Michelet estime aussi que la raison l'emporte chez eux sur la poésie : « La Suisse, dit-il, dans l'Avant-Propos de son *Histoire Romaine*, la Suisse est un pays de raisonneurs. Malgré cette gigantesque poésie des Alpes, le vent des glaciers est prosaïque... » Mais peu à peu les revues accueillent des articles qui s'intitulent : « Chants populaires de la Suisse », ou : « La Suisse et ses Ballades ». Surtout Sainte-Beuve, le premier peut-être, traduit pour les esprits français la vraie nuance des lettres suisses, leur caractère de gravité souriante, de morale ingénue. Il révèle à ses lecteurs parisiens qu'il existe une littérature romande digne d'être connue ; il en respire le parfum natal dans son cadre même, et il envoie d'Aigle, à la revue de Buloz, un portrait de Vinet. A mesure que la France ouvre plus largement ses fenêtres sur l'Europe, elle trouve en Suisse cet intermédiaire naturel, ce « confluent d'idées » que Lamartine admirait à Genève :

« *Palmyre européenne au confluent d'idées,
Elle voit dans ses murs l'Ibère et le Germain
Echanger la pensée en se donnant la main !* »

Et le romantisme qui reconnaissait, dans les paysages suisses, ses rêves grandioses, a reconnu dans les âmes suisses ses curiosités, ses sympathies, son âme même, diverse comme elles, médiévale et moderne, européenne et nationale.

IV.

Mais une dernière question se pose à nous : La Suisse à son tour, s'est-elle reconnue elle-même dans les Romantiques français ? A-t-elle senti passer sur elle leur souffle, a-t-elle vibré à leur passage ?

Elle était préparée à accueillir le romantisme, elle avait eu son *Sturm und Drang*. A Lausanne, Monnard consacrait des articles à Schiller, Porchat traduisait Goethe. C'est dans le cercle de Coppet, — autour des Constant, des Barrante, des Sismondi, des Bonstetten, — que s'était élaborée pour la France la notion de romantisme, que le mot même avait fait fortune. Entre la France et l'Allemagne, au confluent, comme dit Lamartine, elle veillait aux mouvements de l'Ouest comme à ceux de l'Est, elle se demandait s'il ne viendrait de l'Ouest rien de nouveau, elle attendait les œuvres promises par les fils de Chateaubriand.

De Chateaubriand même, elle admirait les livres, elle saluait le passage. A Andermatt, sur le registre où les voyageurs inscrivent leurs noms, Dumas pouvait voir, en 1832, au-dessous du nom de Chateaubriand, une lyre et des lauriers dessinés par une main inconnue. « L'aubergiste, ajoute-t-il me l'avait montré comme un nom de prince, et je l'avais détrompé en lui disant que c'était un nom de roi. » Des poètes suisses comme Petit-Senn lui adressaient des vers. Un jour de 1833, sur le pont de Bâle, un écolier jeta dans la voiture du grand homme un papier avec cette inscription ; « Au Virgile du XIX^e siècle », et cette exhortation : « Macte animo, generose puer ». « Et, disent les *Mémoires d'Outre-Tombe*, le postillon fouetta les chevaux, et je partis tout fier de ma haute renommée à Bâle, tout étonné d'être Virgile, tout charmé d'être appelé *enfant, generose puer.* »

D'autres étaient accueillis avec moins de chaleur. A Sainte-Beuve, appelé à l'Université de Lausanne, le *Nouvelliste* de cette ville faisait ce compliment de bienvenue : « Nous ne sommes nullement engoués de lui ; nous ne l'élevons pas à la hauteur de Chateaubriand, de Mme de Staël, de Lamartine, de Béranger... » Et à mesure que s'avance le cours du nouveau professeur, l'humeur du journal se fait plus revêche encore : « Pour remplir les conditions de son programme, M. Sainte-Beuve délaie son

sujet.... Plus était haute l'idée que nous nous étions faite de M. Sainte-Beuve,... plus a été grand notre désappointement en le voyant débiter dans la chaire académique de telle façon qu'on est parfois tenté de se demander si l'on n'est pas en proie à un mauvais rêve.... » Ses auditeurs ne l'épargnent pas ; les railleurs ridiculisent son accent picard, notent ses gestes, ses expressions, et, le soir réunis dans un café de la ville, parodient la leçon du jour.

C'est que si ce pays est accueillant entre tous, l'esprit critique, il faut en convenir, n'y désarme pas. Les gloires les plus bruyantes ne l'intimident pas. On y juge avec mesure et pondération les grandes équipées romantiques. Un Huber Saladin, par exemple, s'étonne des aventures politiques où se jette son ami Lamartine, et il ne lui épargne pas ce qu'il appelle, en souriant, un « sermon genevois ». A Lausanne, à Genève, on s'efforce de même de convertir un Sainte-Beuve, un Chateaubriand. Vinet, dans le *Semeur*, oppose son protestantisme au catholicisme de Chateaubriand. A Genève, l'on juge que l'hôte illustre des Pâquis, Chateaubriand, serait une enviable conquête. Un nouveau journal venant de se fonder sous le titre de *Protestant de Genève*, un autre journal, la *Sentinelle*, dicte à son cadet sa ligne de conduite : « Qu'on y pense : l'auteur du *Génie du Christianisme* est à nos portes ; et sans prétendre à sa noble hauteur, n'ayons pas à rougir parmi nous de son voisinage. » Un pasteur fameux de ce temps, Ami Bost, dont Chateaubriand admire l'enthousiasme, lui écrivait une lettre ardente, où il invoquait Pascal : « Je vous écris comme un pécheur à un autre pécheur, comme un chrétien à un homme qui, à ce qu'il me semble, désire l'être. » — « Un homme qui désire être chrétien... », l'auteur du *Génie du Christianisme* dut sourire de cette définition qu'on lui donnait de lui-même ; il dut sourire aussi, mais, si j'ose dire, sourire jaune en lisant ensuite : « O cher Monsieur,... vous avez passé votre vie à badiner avec le christianisme et à n'y voir que de la poésie. » Il n'en invita pas moins Ami Bost à venir discuter avec lui. Chateaubriand fut simple, Ami Bost fut ému ; et chacun crut avoir converti l'autre.

Mais il faut le dire, la Suisse n'entreprit pas seulement de convertir nos romantiques, elle sut leur parler un

autre langage, se faire aimer d'eux ; elle trouva, pour les accueillir, de spirituelles hôtesse, Rosalie de Constant, Mme de Cottens, Mme de Cazenove d'Ariens, Mme Juste Olivier, d'autres encore, jusqu'aux plus humbles, jusqu'à cette fille d'auberge, à l'*Aigle d'Or* de Lucerne, qui charma l'Enchanteur Chateaubriand, le soir, en récitant l'*Angelus* tandis qu'elle fermait les rideaux de la chambre.

La Suisse se fit aussi représenter auprès de la France romantique par quelques voyageurs, par quelques visiteurs. Le salon du Suisse Stapfer fut, dans le Paris cosmopolite de la Restauration, l'un de ces lieux de rencontres et d'échanges où se forma le groupe du *Globe*. Un Juste Olivier de Lausanne, rencontre dans le Paris de 1829 les Vigny, les Hugo, les Deschamps, les Sainte-Beuve, les Musset. Le vaudois Richard est de la bataille d'*Hernani*. Son maître Hugo, — déclare-t-il en tête de ses premiers poèmes, « a crié : Va ! Je suis allé. » Il n'est pas allé très loin peut-être, mais enfin il s'est mis en route. Le genevois Imbert Galloix est immortel parce que son nom s'est trouvé sous la plume de Hugo. Le fribourgeois Eggis entre dans ce groupe de l'*Artiste*, où il voisine avec Arsène Houssaye, avec Gérard de Nerval. Pourtant, malgré leur réputation de grands voyageurs, les Suisses ont peine à quitter leurs cantons, à passer le Jura. « Ce pays-ci, écrit Sainte-Beuve, de Lausanne, en 1837, est un pays bien à part. On n'y vit pas de la vie de la France : on va peu à Paris, on ne s'en inquiète guère. C'est une vie en soi... » Et ce n'est que par un lent travail que la France littéraire de ce siècle conquiert les imaginations suisses.

Mais elle-même, la Suisse n'avait jamais cessé de la conquérir. En vain certains railleurs résistent encore, comme au siècle précédent. Denis Lefèvre, père du romantique Jules Lefèvre, ne publia son *Voyage en Suisse* que pour se moquer des romantiques. Saint-Marc-Girardin, dans ses *Notices politiques et littéraires*, en 1835, inaugure le thème humoristique d'une Suisse arrangée comme un parc, comme un théâtre où tout serait apprêté, même les montagnes les plus sauvages ; et à la fin du siècle, Alphonse Daudet promènera son Tartarin dans une Suisse de ce genre. Heredia va même, par plaisanterie, jusqu'à

douter de l'authenticité des edelweiss. Il écrit à Robert de Montesquiou, le 30 août 1884 :

*L'edelweiss, fleur de neige suisse
Que tu cueilles à St-Moritz,
N'est pas une fleur dont on puisse
Faire des bouquets à Chloris.
Ça doit se fabriquer à Berne,
Avec de singuliers cotons....
Ça se découpe en laine beige
Et ça se plante sous un pin,
Dans un creux qu'on emplît de neige,
Pour les membres du Club-Alpin...*

Dès le début du siècle, certains prophètes annonçaient à Sénancour que la mode de la Suisse ne durerait pas, que l'on reviendrait, — ce sont leurs termes que nous rapporte Sénancour, — de « la manie d'aller se fatiguer, et s'exposer pour voir de la glace et dessiner des cascades. » Mais ces prophètes se trompaient, et, 50 ans plus tard, le docteur Véron pourra dire dans ses *Mémoires* : « Grâce à nos paysagistes et à nos papiers de tenture, on sait la Suisse par cœur avant de l'avoir visitée ». On ne se lasse pas d'y courir, comme jadis Obermann, ses bagages chargés des livres de Saussure ou de Bourrit, du *Tableau de la Suisse* ; et sur les registres des hôtels s'inscrivent, au témoignage de Saint-Marc-Girardin « des sottises en toutes langues », fort semblables sans doute à celles que M. Perrichon, le M. Perrichon de Labiche, inscrit dans un hôtel du Mont-Blanc.

Qu'important ces sottises, au surplus, — si la Suisse a inspiré quelques pages des *Mémoires d'Outre-Tombe*, le *Ressouvenir du lac Léman* de Lamartine, de pittoresques *Impressions de Voyages* de Dumas, si le nom de Chillon, de Rütli, éveillent un peuple de songes, chez ceux qui n'ont oublié ni Byron, ni Schiller ? Et, à feuilleter ces registres mêmes où s'inscrivent tant de sottises, nous pardonnerons à la prose de Tartarin ou de M. Perrichon si nous rencontrons, sur une page jaunie, au-dessous du nom d'un poète, la lyre et les lauriers immortels, griffonnés par une main fidèle.